

L'HYDRE

☀ S'évertuer à ne plus être à la masse, c'est se résoudre à ne plus couler avec elle. ☀

LA MASSE VA PAR LE FOND

La vieille outre, l'antique tubercule renflé et durci s'engloutit qui ne donnera plus ni rejet ni surjet, la bête-monde aux mille têtes s'est gonflée jusqu'à ne plus tenir sur ses pattes ni pouvoir porter le cou hors de l'eau, la grenouille s'est bouffie jusqu'à éclater sans l'énergie nécessaire à l'explosion finale ; seules ses pustules pourrissent sur sa peau distendue et flasque.

ON NE LE PROUVE PLUS, La démocratie n'a jamais été le régime de la « liberté » mais comme son nom l'indique, une dictature, une tyrannie soit-disant de tous, mais en fait de personne sur tous, un monstre anonyme, un despote aveugle et malveillant.

Cet empire plonge le monde dans une destruction sans recours, un cataclysme incendiaire qui consume tout à une vitesse toujours plus grande, à l'échelle géologique, une explosion. Sous les masques de la modernité, du progrès dénommés aujourd'hui des « avancées » à l'utilité si universellement reconnue, un vrai carnage.

La masse au pouvoir est une hydre aux milliards de têtes qu'il serait bien impossible de couper toutes, sinon peut-être déjà en coupant celles de ses représentants, les chefs d'états.

Cet acte symbolique qu'ils redoutent tant, qui serait si louable, ne changerait rien sur le fond, car ce ne sont point les chefs qu'il faudrait abattre et remplacer, mais leur fonction et cela même qui la fonde. Mais justement, rien de ce qui relève du social et du collectif ne peut plus trouver de réforme ayant une conséquence quelconque.

Vers quelles perspectives se tourner ? Les valeurs qui continuent de s'effondrer, et dont le gisement surexploité industriellement s'épuise, qui sont celles de l'aristocratie théocratique ou encore le communisme, qui sont à l'origine, qui sont le berceau ou le laboratoire de l'hydre actuelle, ne pourraient jamais être restaurées.

Il n'y a qu'une seule voie possible, celle à laquelle de nombreux philosophes, artistes et belles figures ont consacré toute leur vie, celle de la morale individuelle.

L'individu, justement l'ennemi juré, ancestral, viscéral, de l'hydre qui n'a fait qu'annihiler tout ce qui relève du caractère spécifique des personnes, en les pillant, les exterminant pour se travestir en usurpant leurs qualités. La masse est avant tout, ancestralement, le monde du faux, de l'extorqué.

Ce pamphlet n'a donc pas dans ses vues,

comme tous les modes journalistiques de la propagande nés à l'aube du triomphe de l'hydre, d'éveiller la conscience du peuple à son émancipation. Cette émancipation a désormais pris tout l'exercice qu'on pouvait craindre pour prouver la nullité des prétentions des masses à assumer un quelconque destin convenable, et cela pour le malheur de tout ce qui n'allait pas dans son sens, le fameux et obligatoire chemin du bien.

Non, ce pamphlet se rédige pour parler au coeur des êtres dont la nature est de n'avoir jamais pu obéir complètement au dictat de l'hydre, qui se caractérise essentiellement par la glorification totale de l'esclave, c'est à

Le peuple n'a pas d'histoire (avouable).

LA SAGESSE POPULAIRE A RAISON quand elle annonce que « les choses ont toujours été pareilles », elle ne croit pas si bien dire.

En effet le troupeau humain a toujours eu les mêmes plates occupations depuis la nuit des temps, ses désirs sont invariables, détruire, manger et se reproduire, gagner en poids, en sécurité et en confort. Les inventions sont toujours le fait d'individus isolés

dire, ce pli spécifique, permanent, cette casure, ce bris de l'être qu'on nomme l'emploi, ce mot qui résume tout de l'hydre.

L'esclave, l'employé ont été utiles à la construction d'un monde désormais achevé. Ils ont fini de servir et ne font plus que proliférer pour travailler à sa totale annihilation.

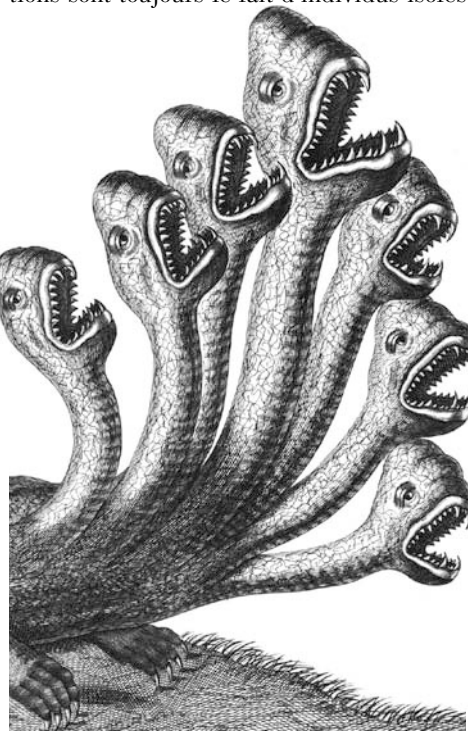
Bien entendre le pamphlet L'HYDRE signifiera accomplir des destins individuels sans commune mesure avec quoi que ce soit, sinon avec ceux des beaux ancêtres parmi les esprits libres. Il faut au moins mériter d'eux sans les nommer (ce qui serait en abuser) et viser à les surpasser.

et immolés, les périodes fastes pour le peuple sont les périodes de décadence où il festoie sur l'apport accumulé par les créateurs, jusqu'à épuisement - sa seule qualité, son aveugle férocité joyeuse mais atroce.

L'histoire factice du peuple n'est jamais que ce que ce tyran exige qu'on lui façonne, le miroir où il croit découvrir, émerveillé, ses progrès et son évolution, qui ne sont jamais qu'une ahurissante et perpétuelle déchéance déguisée en prouesses, innovations, libération.

Ainsi, comment se fait-il qu'aucune reconstitution historique n'ait jamais représenté vraiment la révolution française, acte où le peuple eut un tel poids et où son retentissement prit son souffle majeur ? C'est parce qu'il n'y a joué que le rôle du bourreau et de l'homme de main, de l'exécuteur sanguinaire, de la brute qu'il est, et que cette image de lui est prohibée par ses soins. La révolution ne fut jamais faite qu'au nom du peuple, par des individus qui le servaient bien imprudemment, toujours flattant ses présomptions, sa forfanterie cossarde, matoïse, la plèbe toujours briguant les bénéfices aux moindres frais tout en ne songeant qu'à assouvir ses plus bas instincts.

A part « nous », qui aurait l'audace d'évoquer une histoire de l'homme où le peuple n'y aurait jamais que le rôle du torrent aveugle, de la tempête, de l'inondation, du tremblement de terre, de l'éruption volcanique



ou de la sécheresse ? On remarquera en passant que c'est justement ce type de faits qui pour le peuple a valeur d'événement ; la masse reconnaît son pareil dans les cataclysmes et s'en passionne, surtout si de grands pans de masse trouvent à y périr. L'importance pour le peuple est toujours une notion quantitative.

Obsédée, entraînée par ce leurre qui l'a lancé, qui est son image de marque, emballée sur la piste de son destin inaugural, la prétendue « marche vers la liberté » et l'« élimination de tout despotisme et privilège » (comme si c'était souhaitable ou même possible), la masse condamne la masse, laquelle voulant inconsciemment s'affranchir de sa propre tyrannie, l'ultime et la seule encore debout, se saborde.

L'abolition du peuple serait presque ratifiée par « le bien public » si ce n'était une con-

tradition dans les termes que le groupe élude par le moyen de l'auto-destruction par augmentation, inflation de la masse. Du tyran-peuple, le procès est tacite et l'exécution un suicide invisible.

Le peuple devient finalement historique. Son histoire est celle de l'infamie et de son auto-condamnation. Une anti-histoire, une mémoire rampante de petits larcins minables et étouffés, de mensonges lamentables et de malversations inavouables. Si rien ni personne ne demeurait hors de son orbe, chose évidemment si difficile, tout y passerait et ce qui a été accompli par de beaux êtres disparaîtrait à jamais. Il faut sauver le monde du monde ! On aimerait crier victoire, tant le soulagement est grand de voir périr l'hydre — si tout ne risquait pas d'y passer avec.

Le naufrage est, quoi qu'il advienne, trop

engagé pour qu'on puisse, le voudrait-on, imaginer sauver l'embarcation. Hors les esprits libres, seuls ceux dont l'instinct leur donnera à comprendre que la croisière n'est pas si paisible que le commandant de bord le prétend par la voix des haut-parleurs sauront quitter le navire à temps, s'ils trouvent la ressource de surnager.

Est-ce à dire que la population mondiale va périr d'une épidémie galopante, un séisme cosmique, un *shift-pole* ou quelque autre cataclysme du même romanesque goût, et dont nous serions les prophètes assurés ? Que n'iet. La masse a d'ores et déjà « disparu », elle est « partie », elle nous a « quitté », comme elle aime tant à dire pour ne pas avoir à parler trop directement de la mort. Cette disparition n'est pas un événement de l'histoire chronologique dont les médias pourraient rendre compte, seul un métamédia comme celui-ci, qui n'est pas un mass-média, peut le faire.

Hydra-défense

LA MASSE TEL UN BLOC GELATINEUX, un gluant amalgame, glisse mollement dans le trou dont elle n'émergera plus. Mais elle est loin d'avoir fini d'être dangereuse : au contraire, comme l'animal blessé à mort elle s'agrippe avec l'énergie du désespoir, de ses milliards de polypes crochus à tout ce à quoi elle espère se retenir et qu'elle ne fera qu'entraîner dans sa chute. Sa puissance est effarante (elle est l'effroi lui-même) et sa volonté de tout détruire avec elle presque inconcevable.

Apprendre à se défendre de cette emprise est une question de vie ou de mort. De partout des appendices se tendent tentant de trouver auprès des esprits libres une idée, une faiblesse, n'importe quoi qui retarderait l'issue fatale, ou bien emporterait une créature de plus au fond du gouffre.

Il faut couper tous les ponts et toutes les amarres qui nous relieraient avec le lourd tanker qui s'enfonce, s'éloigner des remous puissants et traîtres qui environnent le sinistre et qui happeraient bien vite l'imprudent essayant de trouver refuge sur le pont à l'apparence solide du bâtiment qui s'abîme.

En terme clair et sans métaphore, il faut se garder absolument des mass media et des lieux trop publics, sinon pour des raisons de la plus stricte nécessité en les parcourant comme les champs de bataille où les balles sifflent, au plus vite et les yeux baissés, évitant de croiser regards et mots d'ordres affichés de toutes parts, n'intimant qu'un seul commandement : courir à l'anéantissement du collectif dans les conditions de la plus parfaite sécurité et du bonheur total tempéré par l'évocation de menus problèmes certes très graves, mais qui seront tôt ou tard réglés par le progrès avec le plus certain succès.

Ni souffrance, ni danger d'aucune sorte et toutes les conditions garanties d'un parfait confort, voilà ce qui clignote de partout d'une façon trop hystérique pour être rassurante. Le fond du message exhorte plus qu'il n'invite et l'on n'y sent que la griffe de la plus austère menace. La démocratie est devenue purement et simplement un ordre terroriste.

Nous n'aurions rien contre si cet ordre n'était pas occulte, et finalement nous n'avons rien contre, tant qu'il s'agit de cette dimension hypertrophiée de la collectivité dont la destruction ne pourrait pas s'opérer autrement que dans l'idée du bonheur parfait.

Les jeunes filles dressées nues sur les affiches vantant des maillots de bain ou des vacances, n'évoquent plus que des vierges obscures vainement en sacrifice à un dieu

inconnu qui n'octroiera aucun répit au Molloch glapissant qui agonise.

Malheur à vous si votre regard se porte sur ces immolées avec le désir d'être à leur place. Être médusé ou changé en statue de sel sont des sorts enviables et démodés, comparé à ce qui vous attend.

Plus d'intimité trop déclarée non plus avec qui que ce soit (sinon les morts) ; les cellules de la masse s'agglutinent plus féroce et la facilité des rapports courants n'est que l'indice d'une promiscuité typique des groupes de militaires qu'on jette au front ; sauf que le destin des susdites cellules n'aura pas même l'issue d'une destruction propitiatoire.

Au delà de toute la grandiloquence dramatique et secrètement condamné par lui-même, à quoi ressemble donc la fin de la masse ? A rien, une bulle de savon qui éclate, une chose qui n'aura jamais existé, introuvable, incroyable, impensable, parfaitement improbable.

Elle n'a vraiment jamais existé. Comment aurait-on pu vivre ainsi, avec tous les mêmes principes, les mêmes habits, les mêmes visages ? Impossible. Un mauvais rêve, une vilaine abstraction débilitante. À quoi bon d'ailleurs y penser ? Rien d'amusant par là et l'on a beaucoup à rire et à danser, à flâner et paresser, à regarder le ciel et les nuages gravement.

Abandonner la masse à son juste sort n'est que l'affaire d'un instant : un regard qui se détourne.



INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2012 - VI

